

ble, mais aussi le plus dangereux. Que penserait-elle de moi en apprenant mon manque absolu d'instruction ? ne me jugerait-elle pas alors bien au dessous d'elle ? ne me méprisera-t-elle pas ? Cette pensée me jeta dans une cruelle perplexité qui dégénéra bientôt en un profond découragement. Oh ! comme je regrettais le temps perdu à faire l'école buissonnière ! Je me rappelai les vers de la chanson :

Mais bah ! Je fuyais l'école,
Comme fait le mauvais enfant.
En écrivant cette parole,
A peu que le cœur ne me fend.

Comme je me reprochai ma paresse ! comme je compris alors la nécessité de l'instruction !

Tous les enfants de "chez nous" ont été à l'école, moi aussi, mais comme j'étais un petit vaurien qui préférait le jeu à l'instruction, courant les rues au lieu d'aller en classe, j'atteignis l'âge de douze ans sans avoir rien appris.

Ni les bons conseils de mon père ni les larmes de ma mère, encore moins les exhor-

tations bienveillantes du maître ne purent dompter ma mauvaise volonté. Les punitions, les corrections même n'eurent pas plus de succès.

Après ma première communion, que je fis, grâce aux supplications de ma mère auprès du curé, mon père me mit en apprentissage chez un menuisier, renommé pour sa sévérité, auquel il me recommanda d'une façon particulière. Là, plus de loirs, plus de jeu. Du travail, sinon, des taloches !

Ce système énergique d'éducation reforma mon caractère. Je devins un habile ouvrier, mais j'avais toujours une profonde aversion pour les livres et les porte-plume. Les quolibets des camarades d'atelier, les observations du patron ne me faisaient aucun effet. Plus on me plaisantait, plus je m'obstinais dans mon dédain de l'instruction.

* * *

Le dimanche suivant, ayant mis ma plus belle toilette, je pris mon courage à deux mains et me présentai de nouveau chez Mlle Berthaud. Ma gentille voisine rougit en m'apercevant ; je crois me rappeler que j'en fis autant : l'amour produisant dans nos cœurs le même effet physiologique.

Elle se remit rapidement de son trouble passager et, cette fois, sans m'interroger, m'introduisit, avec une grâce ingénue, dans sa petite chambrette. Un simple lit de fer une table, deux chaises, un petit bureau, un ou deux beaux meubles, (souvenirs d'une famille jadis à l'aise, peut-être), un casier garni de livres, et, aux murs, une petite peinture, sauvée aussi du naufrage familial, un vieux christ d'ivoire, quelques portraits de famille, en composaient le mobilier. Ce modeste intérieur, tout reluisant de propreté, avait un air si coquet que j'éprouvai en entrant une vive sensation de plaisir.

Mlle Berthaud n'était pas, comme je le craignais, une jolie pédante, dédaignant ou négligeant par vanité les soins vulgaires du ménage. Au contraire, c'était une jeune fille dont l'enseignement avait développé les brillantes facultés sans nuire aux utiles vertus de son sexe.

— Mademoiselle, fis-je en balbutiant, je dois d'abord m'excuser de la façon.... peu convenable dont j'.... je....

Elle eut pitié de mon embarras, et m'interrompant de sa voix claire et douce :

— J'ai tout oublié, dit-elle, n'en parlons plus.

Cette bonté m'émut et m'enhardit.



... De taille moyenne, mais bien prise...